

Livres Hebdo numéro : 0740
Date : 27/06/2008
Rubrique : avant portrait
Auteur : Véronique Rossignol
Titre : Atiq Rahimi

Le nomade

ATIQ RAHIMI, écrivain et cinéaste afghan, a écrit son premier livre en français.

Un Oriental à Paris. Un Occidental à Kaboul. Atiq Rahimi s'exprime dans un parfait français avec une très légère pointe d'accent dont il est difficile d'identifier l'origine. Souriant souvent, plus doux que ses livres, tragédies concises, contes secs du pays natal perdu et retrouvé. *Syngué Sabour. La pierre de patience*, dont son éditeur a eu l'audace de garder le titre en persan, est pourtant son premier roman écrit directement en français. Son quatrième livre. « *Jusqu'en 2002, j'écrivais en persan et à partir du moment où je suis retournée en Afghanistan, après la chute des Talibans et après presque vingt ans d'exil, j'ai commencé à écrire en français* », s'amuse-t-il d'un paradoxe qui n'est qu'apparent. Son premier succès littéraire (50 000 exemplaires vendus, des traductions dans plus de vingt langues), il l'a obtenu avec *Terre et cendres* (P.O.L, 2000), une histoire de guerre et de deuils dont l'adaptation, tournée dans le magnifique décor des montagnes d'Afghanistan, a figuré dans la sélection d'« Un certain regard » au Festival de Cannes en 2004 et fut récompensée dans de nombreux festivals.

Depuis cinq ans, Atiq Rahimi fait des séjours réguliers dans le pays où il est né en 1962, pour former des jeunes aux métiers de l'image : il travaille notamment pour une télé privée sur un soap opera à l'afghane. Convaincu qu'avec un système éducatif « *bancal* » les médias sont le seul moyen de pénétrer au cœur de la société et de toucher en particulier les femmes. Car du côté des femmes, son dernier roman l'est résolument. Et sa genèse explique la violence qui le traverse. « *Quand ce texte m'est venu, presque hors de ma volonté, se souvient Atiq Rahimi, j'étais dans un hôtel en Corée sous le coup d'une colère inédite car je venais d'apprendre la mort d'une jeune poétesse afghane assassinée par son mari et sa propre mère. J'ai ressenti comme une sorte de culpabilité indirecte. J'ai voulu voir le mari pour essayer de lui parler mais il s'était injecté de l'essence dans les veines pour se suicider et je n'ai fait qu'entraîner un homme dans le coma.* »

Syngué Sabour est un drame à huis clos : dans une chambre, un homme blessé gît sur un lit et sa femme le veille : il a les yeux ouverts mais semble ne rien voir et ne rien entendre. Les jours passent, dehors s'affrontent des combattants dont on ne sait trop à quel camp ils appartiennent, ni pour quelle cause ils luttent. La femme peu à peu se met à parler à ce mari mutique et inoffensif, commence à lui confier des secrets inavouables et trouve l'apaisement en libérant sa parole. C'est une situation de renversement des rôles où le pouvoir change de mains. Et la cruauté qui va avec, aussi. Par son récit, la femme maintient l'homme en vie en même temps qu'elle le tue. De même, en parlant, elle se condamne en s'affranchissant.

Hanté par la poésie. Revendicatif, ce roman l'est bien sûr, plaidant sans détours, mais avec les armes d'une fiction saisissante, pour que les femmes trouvent une place, leur place, dans la société afghane. Que les rôles s'équilibrent, soient partagés. « *C'est un pays où les hommes sont très absents. Les petits garçons sont très proches de leur mère jusqu'à 12 ans. Ensuite, il y a une rupture très brutale. Vers 50 ans, quand elles deviennent grands-mères, les femmes deviennent le centre du foyer et la vie devient plus paisible.* » Mais l'oppression des femmes fait aussi écho au désarroi des hommes qui apparaissent immatures, la libido investie dans « *le plaisir des armes* », soumis à la terrible pression de l'honneur qui commande la vengeance. « *Le sort des hommes et des femmes est lié, insiste l'écrivain, quand c'est dur pour les hommes, c'est dur pour les femmes.* »

Atiq Rahimi a quitté précipitamment son pays pour le Pakistan au moment de la guerre contre l'Union soviétique et est arrivé peu de temps après en France, en 1984, où il a obtenu l'asile politique. Issu d'une famille francophile, élève du lycée franco-afghan de Kaboul, il raconte qu'il a commencé à écrire très jeune, mais qu'à son arrivée en France les textes en persan n'intéressaient personne. « *J'ai donc cherché un langage plus accessible.* » D'où les études de cinéma à la Sorbonne où il fera une maîtrise sur le champ et le contrechamp.

« *En France, Le premier livre que j'ai acheté a été L'amant de Marguerite Duras que j'ai lu et relu en l'annotant, avec mon dictionnaire français-persan à portée de la main. Aujourd'hui encore, je passe mon temps à vérifier dans les dictionnaires les étymologies, les définitions.* » Il constate, sans pouvoir vraiment expliquer pourquoi, que le français est pour lui « *une langue féminine* ». Il décrit le persan, où il n'y a ni article ni genre, comme une langue très métaphorique : « *On est tellement hanté par la*

poésie que l'on s'interdit de faire simple. » « Il fallait que je trouve ma propre langue : en français, j'ai supprimé les pronoms personnels et j'écris le persan avec des éléments de la grammaire française. »

Français pour les Afghans. Afghan pour les Français. Nomade voyageant d'une langue à l'autre. Avec plus de temps passé hors des terres de son enfance, Atiq Rahimi, qui travaille avec Jean-Claude Carrière à l'adaptation pour le cinéma d'une nouvelle de Tagore qu'il espère tourner l'année prochaine, précise : « *Nomade, non plus exilé.* »

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Syngué Sabour. La pierre de patience, d'Atiq Rahimi, éditions P.O.L., 160 p., 15 euros, ISBN : 978-2-84682-277-0, sortie le 25 août.